**FABLES**

**Le Loup et le Chien
 Livre I - Fable 5**

Un Loup n'avait que les os et la peau ;
Tant les Chiens faisaient bonne garde.
Ce Loup rencontre un Dogue aussi puissant que beau,
Gras, poli [[1]](#footnote-1), qui s'était fourvoyé par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers [[2]](#footnote-2),
Sire Loup l'eût fait volontiers.
Mais il fallait livrer bataille,
Et le Mâtin était de taille
A se défendre hardiment.
Le Loup donc l'aborde [humblement](http://www.lafontaine.net/lesFables/afficheFable.php?id=5#3),
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau Sire,
D'être aussi gras que moi, lui répartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien:
Vos pareils y sont misérables,
Cancres[[3]](#footnote-3), hères, et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car quoi? rien d'assuré; point de franche lippée [[4]](#footnote-4) :
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit: Que me faudra-t-il faire?
-Presque rien, dit le Chien, donner la chasse aux gens
Portants bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son Maître complaire ;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs de toutes les façons:
Os de poulets, os de pigeons,
Sans parler de mainte caresse.
Le Loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse
Chemin faisant, il vit le cou du Chien pelé.
"Qu'est-ce là? lui dit-il. - Rien. - Quoi? rien? -Peu de chose.
Mais encor? - Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
- Attaché? dit le Loup: vous ne courez donc pas
Où vous voulez? - Pas toujours, mais qu'importe?
- Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor

**Le Chêne et le Roseau
 Livre I - Fable 22**

Le Chêne un jour dit au Roseau :
Vous avez bien sujet d'accuser la Nature ;
Un Roitelet [[5]](#footnote-5)pour vous est un pesant fardeau.
Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête :
Cependant que mon front, au Caucase pareil,
Non content d'arrêter les rayons du Soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est Aquilon [[6]](#footnote-6); tout me semble Zéphyr[[7]](#footnote-7).
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :
Je vous défendrai de l'orage ;
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des Royaumes du vent. [[8]](#footnote-8)
La nature envers vous me semble bien injuste.
- Votre compassion, lui répondit l'Arbuste,
Part d'un bon naturel ; mais quittez ce souci.
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables.
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici
Contre leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos ;
Mais attendons la fin. Comme il disait ces mots
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque- là dans ses flancs.
L'Arbre tient bon ; le Roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au Ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'Empire des morts.

**Le Lion et le Moucheron
 Livre II - Fable 9**

Va-t’en, chétif insecte, excrément de la terre.
            C'est en ces mots que le Lion
            Parlait un jour au Moucheron.
            L'autre lui déclara la guerre.
Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de Roi
            Me fasse peur, ni me soucie ?
            Un bœuf est plus puissant que toi,
            Je le mène à ma fantaisie.
            A peine il achevait ces mots
            Que lui-même il sonna la charge,
            Fut le Trompette et le Héros.
            Dans l'abord il se met au large,
            Puis prend son temps[[9]](#footnote-9), fond sur le cou
            Du Lion, qu'il rend presque fou.
Le quadrupède écume, et son œil étincelle ;
Il rugit; on se cache, on tremble à l'environ ;
            Et cette alarme universelle
            Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de Mouche en cent lieux le harcelle,
Tantôt pique l'échine et tantôt le museau,
 Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir[[10]](#footnote-10).
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air, qui n'en peut mais, et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents[[11]](#footnote-11).
L'insecte du combat se retire avec gloire :
Comme il sonna la charge, il sonne la victoire,
Va partout l'annoncer, et rencontre en chemin
            L'embuscade d'une araignée :
            Il y rencontre aussi sa fin.
Quelle chose par là nous peut être enseignée ?
J'en vois deux dont l'une est qu'entre nos ennemis
Les plus à craindre sont souvent les plus petits ;
L'autre, qu'aux grands périls tel a pu se soustraire,
            Qui périt pour la moindre affaire.

**Les Animaux malades de la Peste
 Livre VII - Fable 1**

 Un mal qui répand la terreur,
            Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
            Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés:
            On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
            Nul mets n'excitait leur envie ;
            Ni Loups ni Renards n'épiaient
            La douce et l'innocente proie.
            Les Tourterelles se fuyaient :
            Plus d'amour, partant plus de joie.
Le Lion tint conseil, et dit: Mes chers amis,
            Je crois que le Ciel a permis
            Pour nos péchés cette infortune;
            Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
            On fait de pareils dévouements[[12]](#footnote-12):
Ne nous flattons donc point, voyons sans indulgence
            L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
            J'ai dévoré force moutons.
            Que m'avaient-ils fait? Nulle offense :
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
                        Le Berger.
Je me dévouerai donc, s'il le faut: mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi:
Car on doit souhaiter, selon toute justice
            Que le plus coupable périsse.
- Sire, dit le Renard, vous êtes trop bon Roi ;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,
Est-ce un pêché? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur
            En les croquant, beaucoup d'honneur.
            Et quant au Berger, l'on peut dire
            Qu'il était digne de tous maux,
Etant de ces gens-là qui sur les animaux
            Se font un chimérique empire.
Ainsi dit le Renard, et flatteurs d'applaudir.
            On n'osa trop approfondir
Du Tigre, ni de l'Ours, ni des autres puissances,
            Les moins pardonnables offenses.
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'Âne vint à son tour et dit : J'ai souvenance
            Qu'en un pré de Moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense
            Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.
A ces mots on cria haro sur le baudet.
Un Loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
            Rien que la mort n'était capable
D'expier son forfait: on le lui fit bien voir.
Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

 **Les deux Coqs**

 **Livre VII - Fable 12**

Deux Coqs vivaient en paix: une Poule survint,
            Et voilà la guerre allumée.
Amour, tu perdis Troie; et c'est de toi que vint
            Cette querelle envenimée,
Où du sang des Dieux même on vit le Xanthe teint[[13]](#footnote-13).
Longtemps entre nos Coqs le combat se maintint[[14]](#footnote-14);
Le bruit s'en répandit par tout le voisinage,
La gent qui porte crête au spectacle accourut.
            Plus d'une Hélène au beau plumage
Fut le prix du vainqueur ; Le vaincu disparut.
Il alla se cacher au fond de sa retraite,
            Pleura sa gloire et ses amours,
Ses amours qu'un rival, tout fier de sa défaite
Possédait à ses yeux. Il voyait tous les jours
Cet objet rallumer sa haine et son courage.
Il aiguisait son bec, battait l'air et ses flancs,
            Et, s'exerçant contre les vents[[15]](#footnote-15)
            S'armait d'une jalouse rage.
Il n'en eut pas besoin. Son vainqueur sur les toits
        S'alla percher, et chanter sa victoire.
            Un Vautour entendit sa voix :
            Adieu les amours et la gloire.
Tout cet orgueil périt sous l'ongle du Vautour.
            Enfin, par un fatal retour
            Son rival autour de la Poule
            S'en revint faire le coquet[[16]](#footnote-16):
            Je laisse à penser quel caquet,
            Car il eut des femmes en foule.
La fortune se plaît à faire de ces coups;
Tout vainqueur insolent à sa perte travaille.
Défions-nous du sort, et prenons garde à nous
            Après le gain d'une bataille.

**Le Savetier et le Financier
 Livre VIII - Fable 2**

Un Savetier chantait du matin jusqu'au soir;
            C'était merveilles de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages[[17]](#footnote-17),
            Plus content qu'aucun des Sept Sages[[18]](#footnote-18).
Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
            Chantait peu, dormait moins encor.
            C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le Savetier alors en chantant l'éveillait,
            Et le Financier se plaignait,
            Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
            Comme le manger et le boire.
            En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? - Par an? Ma foi, Monsieur,
            Dit avec un ton de rieur,
Le gaillard Savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre, il suffit qu'à la fin
            J'attrape le bout de l'année :
            Chaque jour amène son pain.
- Eh bien, que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
- Tantôt plus, tantôt moins, le mal est que toujours ;
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes,)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
        Qu'il faut chômer; on nous ruine en Fêtes[[19]](#footnote-19).
L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le Curé
De quelque nouveau Saint charge toujours son prône.
Le Financier, riant de sa naïveté
Lui dit: Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus[[20]](#footnote-20); gardez-les avec soin,
            Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
            Avait, depuis plus de cent ans
            Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui; dans sa cave il enserre
            L'argent et sa joie à la fois,
            Plus de chant ; il perdit sa voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
            Le sommeil quitta son logis:
            Il eut pour hôte les soucis,
            Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit,
            Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent : A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus !
Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
            Et reprenez vos cent écus.

**Les obsèques de la Lionne
 Livre VIII - Fable 14**

La femme du Lion mourut :
            Aussitôt chacun accourut
            Pour s'acquitter envers le Prince
De certains compliments de consolation,
            Qui sont surcroît d'affliction.
            Il fit avertir sa Province
            Que les obsèques se feraient
Un tel jour, en tel lieu, ses Prévôts y seraient
            Pour régler la cérémonie,
            Et pour placer la compagnie.
            Jugez si chacun s'y trouva.
            Le Prince aux cris s'abandonna,
            Et tout son antre en résonna:
            Les Lions n'ont point d'autre temple.
            On entendit, à son exemple
Rugir en leurs patois Messieurs les Courtisans.
Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le parêtre[[21]](#footnote-21) :
Peuple caméléon, peuple singe du maître,
On dirait qu'un esprit anime mille corps ;
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.
            Pour revenir à notre affaire
Le Cerf ne pleura point, Comment eût-il pu faire ?
Cette mort le vengeait ; la Reine avait jadis
            Etranglé sa femme et son fils.
Bref il ne pleura point. Un flatteur l'alla dire,
            Et soutint qu'il l'avait vu rire.
La colère du Roi, comme dit Salomon,
Est terrible, et surtout celle du roi Lion :
Mais ce Cerf n'avait pas accoutumé de lire.
Le Monarque lui dit : Chétif[[22]](#footnote-22)  hôte des bois,
Tu ris, tu ne suis pas ces gémissantes voix.
Nous n'appliquerons point sur tes membres profanes
            Nos sacrés ongles : venez Loups,
            Vengez la Reine, immolez tous
            Ce traître à ses augustes mânes.[[23]](#footnote-23)
Le Cerf reprit alors : Sire, le temps de pleurs
Est passé ; la douleur est ici superflue.
Votre digne moitié, couchée entre des fleurs,
            Tout près d'ici m'est apparue ;
            Et je l'ai d'abord reconnue.
 Ami, m'a-t-elle dit, garde que ce convoi,
Quand je vais chez les Dieux, ne t'oblige à des larmes.
Aux Champs Elysiens [[24]](#footnote-24)j'ai goûté mille charmes,
Conversant avec ceux qui sont saints comme moi.
Laisse agir quelque temps le désespoir du Roi:
J'y prends plaisir. A peine on eut ouï la chose,
Qu'on se mit à crier : Miracle, apothéose!
Le Cerf eut un présent, bien loin d'être puni.
              Amusez les Rois par des songes ;
Flattez-les, payez-les d'agréables mensonges :
Quelque indignation dont leur cœur soit rempli,
Ils goberont l'appât, vous serez leur ami.

1. Le poil luisant, signe de bonne santé et de bien manger. Voir Horace, Epîtres » I, IV, V, 15 « Tu me verras gras, la peau soignée et bien brillante, et tu pourras te moquer de moi, vrai pourceau du troupeau d’ Epicure » (« Horace - Œuvres », traduction, introduction et notes par François Richard, GF Flammarion, n° 159,1967, p. 217-218). [↑](#footnote-ref-1)
2. Le massacrer, le mettre en pièces. [↑](#footnote-ref-2)
3. se dit proverbialement d'un homme pauvre qui n'est capable de faire ni bien ni mal » (Furetière). [↑](#footnote-ref-3)
4. Mot formé sur « lippe » (lèvre inférieure proéminente) ; ne s’emploie que dans l’expression burlesque « franche lippée » qui signifie sans contrainte. [↑](#footnote-ref-4)
5. Oiseau insectivore d’Asie et d’Europe. C’est l’un des oiseaux les plus petits de France. [↑](#footnote-ref-5)
6. Terme uniquement poétique pour désigner le vent du Nord réputé froid et violent. [↑](#footnote-ref-6)
7. A l’inverse, vent léger, doux et agréable. [↑](#footnote-ref-7)
8. Les marécages. [↑](#footnote-ref-8)
9. choisit le moment qui lui convient le mieux. [↑](#footnote-ref-9)
10. ne se fasse un devoir de. [↑](#footnote-ref-10)
11. terme d’équitation signifiant comme un cheval épuisé qui prend appui sur son mors. [↑](#footnote-ref-11)
12. Sacrifices [↑](#footnote-ref-12)
13. Mars et Vénus ayant pris part au siège de Troie furent blessés par Diomède. Le Xanthe, fleuve qui arrose la plaine de Troie, fut témoin de combats acharnés. [↑](#footnote-ref-13)
14. Demeura indécis. [↑](#footnote-ref-14)
15. Il fait l'essai de ses forces, il prépare ses armes à devenir l'instrument de sa colère, «il frappe de ses coups les vents» [↑](#footnote-ref-15)
16. Signifie galant, mais coquet est également un mot de la famille de coq, ce qui le rend encore plus puissant ici. [↑](#footnote-ref-16)
17. il s’agit de « certain roulement de voix qui se fait en passant d’une note à l’autre » (Dict. Acad., 1694). [↑](#footnote-ref-17)
18. Les Grecs attribuaient la sagesse à sept philosophes célèbres pour leur science et leur joie de vivre (parmi eux figure Thalès). [↑](#footnote-ref-18)
19. Du temps de Louis XIV, on comptait 53 fêtes (en plus des dimanches) pendant lesquelles il était interdit de travailler. Le Roi-Soleil en supprimera dix-sept. [↑](#footnote-ref-19)
20. Somme importante [↑](#footnote-ref-20)
21. Paraître (ici, parêtre, pour la rime). [↑](#footnote-ref-21)
22. Ici « méprisable ». [↑](#footnote-ref-22)
23. L’âme des morts. [↑](#footnote-ref-23)
24. Les Champs Elysées étaient le séjour des âmes vertueuses dans l’Antiquité grecque. [↑](#footnote-ref-24)